

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE POUR
LA JEUNESSE

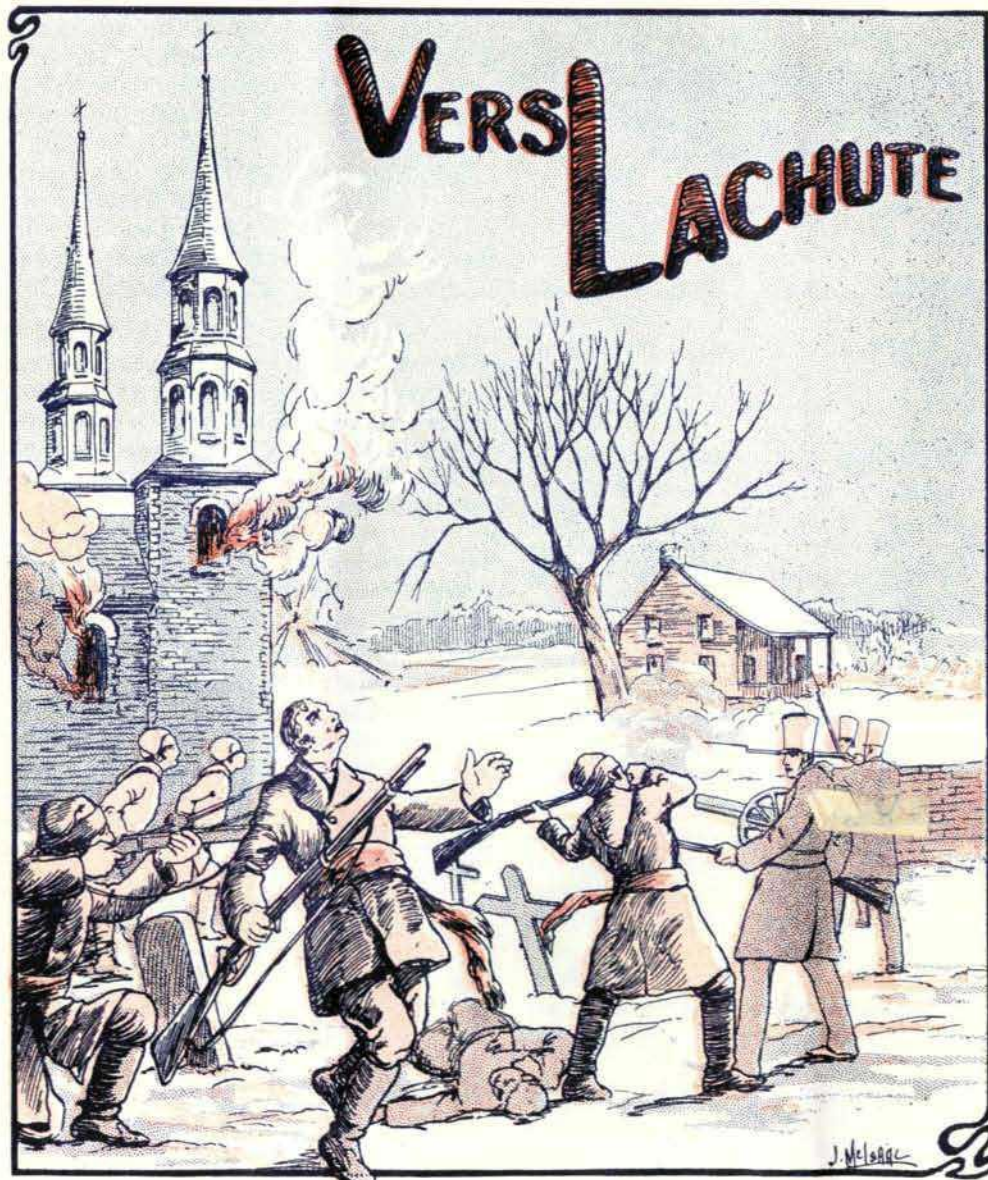
L'OISEAU BLEU

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL

Rédaction, Administration et Publicité
1182, rue Saint-Laurent
MONTREAL
Téléphone: LANcaster 4364

Abonnement annuel:
Canada et Etats-Unis: 50 sous
(Payable au pair à Montréal)
CONDITIONS SPECIALES
aux écoles, collèges et couvents

Vol. VIII — No 7. MONTREAL, AOUT-SEPTEMBRE 1928 Le numéro: 5c.



— ✨ VERS LACHUTE ✨ —

Enfin! la voiture numéro six au complet!

—Oui, prête à démarrer!

—Allez-y! bonne chance!

—Vous nous suivez?

—Dans dix minutes. Le temps de se munir du lunch.

—N'ingurgitez pas tout.

—Il y en a pour quarante! soyez sans crainte.

—C'est bien correct.

Et en route, le sixième groupe de gymnastes! Wilbrod, propriétaire et chauffeur tout à la fois d'une puissante et luxueuse limousine, entend bien atteindre Lachute sans encombre, et au temps voulu. Naturellement, dans "La ville aux clochers dans la verdure", les dômes, les tours et les clochers défilent dru aux yeux des gars éveillés et quelque peu pressés de rejoindre les joyeux copains partis depuis vingt minutes. On ne le dit pas, mais cela se pressent. . . Depuis quelques instants nous filons en plein boulevard Saint-Laurent.

Voici la superbe installation des Sourds-Muets; plus de trams! et dire qu'on veut en installer sous peu! Gâter le boulevard! C'est du vandalisme, ni plus ni moins. Et ça marche! Au détour, Luc rappelle qu'il a été témoin d'un accident! Cela donne à réfléchir.

C'était à la tombée du jour! Deux automobiles filant à une allure de 50 milles à l'heure cherchent à se dépasser. Comment vont-ils tourner le coin et prendre le boulevard Gouin? Voilà que le plus puissant des deux véhicules "un touring" franchit la chaussée, rase le poteau de télégraphe, courbe un petit arbre, démolit le pilier du balcon et va s'aplatir sur le mur de la maison; l'autre voiture avait heureusement pris la direction de la rue. Un silence inquiétant paraît devoir confirmer nos appréhensions. Notre chauffeur s'empresse d'ouvrir la portière! un jeune homme et une jeune femme, pâles comme des morts, sortent indemnes! ils l'avaient échappé belle! Il faut de la prudence partout. De la vitesse dans les courbes et une allure excessive sur une route inconnue sont folie criminelle très souvent. Soyons prudents, toujours!

Le pont Viau dépassé, nous prenons la direction de Saint-Vincent-de-Paul. Le paysage est intéressant, car nous dominons la rivière d'une quarantaine de pieds.

—Tiens, voici les travaux du nouveau barrage.

—C'est exact. Si cela pouvait contribuer à faire diminuer le coût de l'électricité.

—C'est peu probable.

—Cependant la province de Québec occupe le premier rang des provinces canadiennes au point de vue des chevaux-vapeur exploitables et exploités actuellement.

Nous voici à Terrebonne, petite ville ravagée par le feu, il y a quelques années; des centaines de maisons furent détruites; mais c'est bien rebâti; c'est une coquette petite localité.

A Saint-Eustache, le portail de l'église, où se voit encore nettement la marque des boulets de canon, attire l'attention des excursionnistes. On se rappelle l'attaque des troupes anglaises contre les patriotes. "Il y en aura qui seront tués, disait Chénier à ceux qui lui demandaient des armes, vous prendrez les fusils des morts". C'était sublime d'héroïsme, mais insensé comme organisation. Chénier s'enferma dans l'église; les Anglais y mirent le feu. En cherchant à s'enfuir de l'immense brasier, Chénier et soixante-dix insurgés tombèrent sous les balles des Anglais.

—Beaucoup critiquent ce qu'ont fait les patriotes.

—Cependant, s'ils avaient réussi, on les aurait portés aux nues. Voyez les Américains; ils se sont révoltés ni plus ni moins que les patriotes de 1837, mais ils ont réussi et on en fait des héros; les patriotes ont été battus, et alors. . . tout de même, plusieurs affirment que nous leur sommes redevables, en grande partie du moins, des libertés conquises haut la main dans la suite.

—Tiens, avec toutes ces considérations, nous voilà hors de la route de Lachute.

C'est vrai; nous nous dirigeons vers Saint-Joseph-du-Lac.

Rebrousser chemin en un clin d'oeil et revenir à l'intersection de la route de Lachute pour voir défiler, à bonne allure, le char de l'ami Wilfrid, porteur du lunch, est quelque peu mortifiant pour des jeunes gens.

—Ça, c'est se faire jouer! remarque Ludovic.

Il n'est pas question de chercher à dépasser le camarade, car il a été entendu qu'on serait sage. "Suivons! qui sait? — Tiens, en voilà un en panne! C'est une fiche de consolation. Nous passons, fiers de savoir que nous ne serons pas les derniers rendus là; un peu plus loin, nous dépassons "un ford"; encore un groupe en arrière. Et ne voilà-t-il pas qu'à Saint-Hermas, la mésaventure qui a permis au copain Wilfrid de nous dé-

passer, nous favorise; à notre tour nous lui faisons la barbe et nous voilà sur une route neuve, droite; aucun obstacle en vue, et c'est en plein jour. . . Oh! ça marche! c'est comme si nous faisons du "trente ou trente-cinq en ford" le compteur marque 60....62....65....histoire de donner une petite idée de la vitesse.... Heureusement, ce ne fut pas long, car c'était réellement de la vitesse excessive; tout rentra dans l'ordre.

Lachute! Lachute! Enfin nous y voilà. C'est pittoresque. La capricieuse rivière du Nord semble vouloir s'attarder dans cette région enchantée, avant de franchir la chute; c'était jadis, lieu de rendez-vous pour les sauvages et les voyageurs.

Une jolie avenue, bordée d'élégantes demeures et de magasins bien tenus, donnent une excellente impression des habitants de la localité. Nous traversons la rivière et les sept voitures à la queue leu leu se dirigent rapidement vers le home de la famille Ayers. On nous attend la main tendue et le sourire aux lèvres. Toute la maisonnée est là pour souhaiter la bienvenue aux camarades de Monsieur Thomas, fils. Très aimable, M. Ayers veut bien nous faire visiter lui-même sa manufacture. Les centaines de personnes qu'on y voit paraissent heureuses! On travaille ferme mais sans contrainte.

Il y a un demi-siècle, le père de M. Ayers établissait un modeste moulin à carder, actionné par le pouvoir de la chute; grâce à un nouveau barrage en construction, il y aura toute l'électricité requise pour mettre en activité une centaine de machines de toutes sortes et de toutes dimensions, dont quelques-unes ont peut-être cinquante pieds de longueur. C'est dire que le modeste moulin à carder s'est transformé en un atelier des plus modernes. Des balles et des ballots de laine brute sont importés de l'Australie; lavée, filée, tissée, la laine sort métamorphosée en couvertes de toutes longueurs pour l'usage des automobilistes, des membres des sociétés sportives, des militaires, etc., etc.

Un lunch à la "campe", présidé par Monsieur et Madame Ayers et auquel participent tous les membres de la famille, met le comble aux amabilités dont nous avons été l'objet. Aussi ce fut de grand coeur et à pleine voix que le "O Canada" suivi du "Hip, hip, hurra!" fut enlevé en l'honneur de ceux qui savent si bien continuer la traditionnelle hospitalité des ancêtres.

Belle leçon d'économie, d'esprit de suite et de ténacité au travail que la visite de pareilles industries, qui, nées modestes, se sont développées entre les mains de gens d'une même famille qui savent vouloir fortement et efficacement.

Elie de SAILVAIL.



UNE HECATOMBE D'ANIMAUX

D'après les calculs du Dr Stoner, de l'Université d'Iowa, il succomberait, journellement, un million d'animaux de toutes espèces sur les trois millions de milles de routes américaines accessibles à l'automobile.

* * *

LE PRIX D'UNE DECOUVERTE

La découverte du Nouveau-Monde aurait coûté à Ferdinand et à Isabelle d'Espagne, la somme de \$7,000, soit le coût actuel d'une modeste maison.

* * *

L'EPOQUE DE LA RECOLTE DU BLE DANS LE MONDE

Janvier: Dans l'Argentine, l'Uruguay, le Chili et l'Australie.

Février: Dans la Haute-Egypte et les Indes du Sud.

Mars: En Egypte, à Tripoli, au Maroc et dans l'Inde.

Avril: Dans la Perse, la Mésopotamie, l'Arabie, l'Asie-Mineure, la Syrie, l'Ile de Chypre et le Mexique.

Mai: En Algérie, dans la Tunisie, l'Asie centrale et méridionale, la Floride, la Caroline du Sud, la Georgie, l'Alabama, la Louisiane et le Texas.

Juin: En Italie, en Espagne.

Août: En Canada.

* * *

Un mécanicien français a fait breveter une bicyclette qui peut être transformée en petit aéroplane et voler à une hauteur de 150 pieds. Avis aux amateurs.

* * *

Les Anglo-Saxons échangent à l'occasion de Noël, plus de 700 millions de cartes et de lettres.

* * *

La république de l'Equateur est le pays où se trouve le plus grand nombre de volcans.

* * *

Le nombre des sénateurs au Canada est de 96.

LUC.

* * *

Celui qui se nourrit de végétaux s'appelle un végétarien; celui qui se nourrit de veau doit s'appeler un... vaurien. (?)

A travers l'histoire

"JE ME SOUVIENS"

8 septembre 1760. — CAPITULATION DE MONTREAL. — 20,000 Anglais entouraient Montréal, et Lévis n'avaient pas 3,000 hommes sous ses ordres. Il voulait cependant lutter encore, mais de Vaudreuil, désirant sauvegarder les intérêts des 60,000 colons établis au pays lui ordonna de mettre bas les armes.



Les Anglais n'auront pas mon épée !

Les Anglais n'auront pas mon épée, dit Lévis, et il la brisa en deux tronçons; nos drapeaux ne leur appartiendront pas non plus, puisqu'on nous refuse les honneurs de la guerre, et il donna l'ordre de les brûler. Les cinq ou six cents hommes qui bivouaquaient sur l'île Sainte-Hélène, comme ceux qui se trouvaient dans la ville, se hâtèrent d'exécuter les ordres de Lévis.

La capitulation de Montréal fut signée le 8 septembre au matin.

13 septembre 1759. — BATAILLE DES PLAINES D'ABRAHAM. — Le 26 juin 1759, Wolfe jetait l'ancre au sud de l'île d'Orléans et y débarquait un détachement. La flotte anglaise comprenait 40 navires de guerre et une multitude de transports; il y avait en tout 18,000 hommes dont 9,000 soldats de troupes. Montcalm n'avait que 11,000 hommes de toutes armes à lui opposer.

Il y avait quatre-vingts jours que Montcalm résistait victorieusement aux Anglais. Découragé, Wolfe parlait de se retirer; cependant il voulait

tenter un dernier effort. Dans la nuit du 12 au 13 septembre, il réussit à escalader l'Anse-au-Foulon, haute en cet endroit de 250 pieds. A l'aurore, l'armée anglaise forte de 4,800 hommes est rangée en bataille sur la falaise. Montcalm accourt en toute hâte; il n'a que 4,000 hommes dont 2,000 réguliers seulement. Sans donner à ses troupes le temps de se reposer, il donne l'ordre d'attaquer. Les Anglais laissent les Français s'approcher jusqu'à une demi-portée de fusil; au signal donné, ils font des décharges meurtrières, puis foncent baïonnette au fusil; l'armée française est mise en déroute. Montcalm, en cherchant à rallier ses troupes est blessé mortellement; quant à Wolfe, il eut la poitrine traversée de deux balles et expira en disant: "Je meurs content!" On venait de lui dire que les Français fuyaient.

14 septembre 628. — EXALTATION DE LA SAINTE CROIX. — Chosroès II, roi des Perses, s'étant emparé de Jérusalem, enleva la principale partie de la vraie croix de Notre-Seigneur.

Héraclius résolut de reconquérir ce trésor. Visiblement assisté du ciel, son armée courut de victoire en victoire. Au traité de paix, il fut stipulé que la croix du Sauveur serait remise à l'empereur.

A son retour à Constantinople, Héraclius voulut reporter lui-même à Jérusalem la précieuse relique. Arrivé dans la cité sainte, il chargea la sainte croix sur ses épaules; mais en dépit de ses efforts, il ne put franchir la porte qui mène au Calvaire. "Prenez garde, ô empereur! lui dit alors le patriarche Zacharie, que le vêtement impérial ne soit pas assez conforme à l'état pauvre et humilié de Jésus portant sa croix." Héraclius quitta ses ornements impériaux, enleva ses chaussures, et, revêtu de la robe d'un pauvre, il gravit sans difficulté le Calvaire.

A cette occasion plusieurs miracles furent opérés par la vertu du bois sacré de la croix: un mort ressuscita; quatre paralytiques marchèrent; dix lépreux furent guéris; quinze aveugles recouvrèrent la vue; des possédés furent délivrés et un grand nombre de malades trouvèrent une complète guérison.

Ce fut à cette occasion qu'on institua la fête de l'"Exaltation de la sainte Croix."

DES ERABLES.

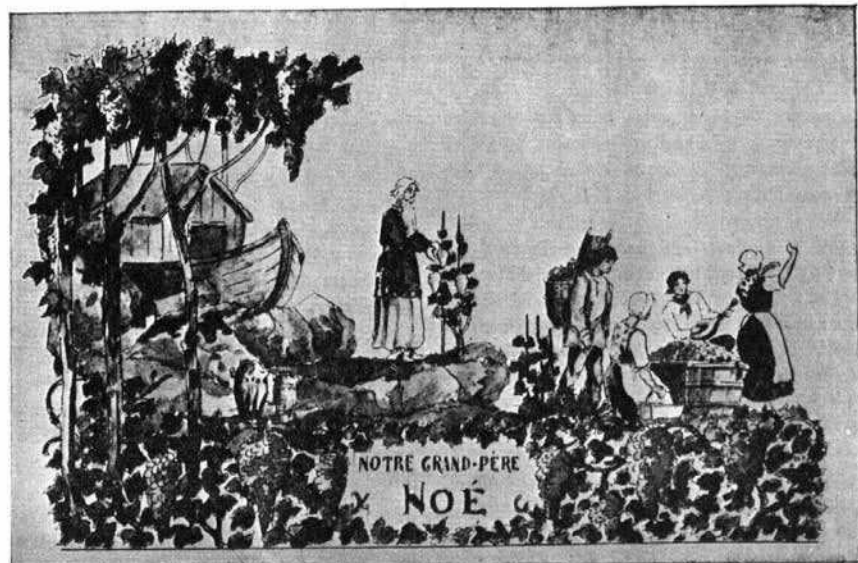
LE VOL

Le chauffeur.—Monsieur l'agent, j'ai laissé mon automobile ici il n'y a qu'un instant et elle est partie.

L'agent de police.—Elle a dû être volée.

Le chauffeur.—Je ne crois pas car elle est assurée contre les voleurs.

NOS VIEILLES CHANSONS



C'EST NOTRE GRAND-PÈRE NOÉ

CHANSON DE TABLE

Le déluge est fini. Sur le mont Moriah on aperçoit l'arche dans lequel Noé s'est sauvé avec sa famille et puisque tout danger est passé, le premier soin du grand patriarche est de planter la vigne.

A la droite du tableau, une scène de vendange contemporaine.

Toute la décoration provient des feuilles et des fruits de la plante fameuse entre toutes.

TEXTE DE LA CHANSON

I

C'est notre grand-pèr' Noé,
Patriarche digne,
Que l'bon Dieu a conservé,
Pour planter sa vigne.
Il s'est fait faire un bateau,
Pour se préserver de l'eau,
Qui fut son, son, son,
Qui fut re, re, re,
Qui fut son, qui fut re,
Qui fut son refuge,
Pendant le déluge.

II

Quand la Mer Rouge apparut,
A la troupe noire,
Les Israélit's ont cru,
Qu'il fallait la boire,
Mais Moïse fut plus fin,
Il dit: "Ce n'est pas du vin",
Il la pas, pas, pas,
Il la sa, sa, sa,
Il la pas, il la sa,
Il la passa toute,
Sans en boire une goutte.

III

C'est chez les anciens Romains,
Que l'bon vin pétille;
C'est par le jus du raisin,
Que vainquit Camille,
L'vieux Pompée et Cicéron
Luttaient à coups de flacon,
Pour la ré, ré, ré,
Pour la pu, pu, pu,
Pour la ré, pour la pu,
Pour la république.
C'te vieille barrique.

IV

Prends ton verre, et moi le mien,
Ami z'il faut boire;
C'est dans un flacon de vin,
Qu'on trouve la gloire,
A ta santé, Nicolas,
Tu boiras, mais tu crèvr'ras,
Je bois du, du, du,
Je bois bras, bras, bras,
Je bois du, je bois bras,
Je bois du bras gauche,
C'est ça qui m'réchauffe.

SCIENCES ET VOYAGES

LA BALEINE

Les journaux de la mi-août nous annonçaient dans une courte note la capture extraordinaire, et le mot n'est pas trop fort, que des pêcheurs suédois et danois ont faite dans la Mer du Nord, en Europe.

Ils ont pris environ 500 baleines; le fait est unique et l'on a peine à le croire. Cet énorme animal, le plus grand de la création, peut atteindre la longueur de 65 à 80 pieds, ayant alors comme circonférence un tour de 30 à 36 pieds. La nageoire de la queue forme un triangle de 20 à 25 pieds de côté. Quelques espèces de baleines atteignent même des dimensions plus considérables encore.

Le poids moyen d'une baleine est de 250 tonnes, l'équivalent de 30 à 40 éléphants; la langue seule a 25 à 30 pieds de long sur 12 de large; on peut en extraire 6 tonneaux d'huile. Le corps entier fournit jusqu'à 25 tonnes d'huile ou de graisse.

Aussi, dit la dépêche, toute une flotte de bateaux pêcheurs ont concouru à la chasse et ce fut très mouvementé.

La baleine n'est pas méchante, elle est même craintive et ne se défend que pour protéger quelqu'un de sa famille, ou pour se soustraire au danger.

Sa nourriture est exclusivement animale. Elle mange des poissons, des vers, des mollusques qui s'engloutissent en immense quantité dans sa gueule géante et après les avoir fait entrer dans son gosier, elle rejette l'eau avalée par les narines, situées sur la tête. Elle n'a pas de dents, mais sur la mâchoire supérieure sont fixées des lames de fibre minces et longues mesurant 8 à 9 pieds de long et au nombre de 7 à 800; ces lames s'appellent des fanons ou "baleines"; l'industrie les utilise sous diverses formes.

La baleine n'est pas un poisson quoiqu'elle en ait la forme; elle appartient à l'ordre des cétacés dans la classe des mammifères. Elle ne pond pas d'oeufs, mais donne naissance à un seul petit qu'elle allaite très longtemps.

La chasse à la baleine se fait au moyen de harpons, de lances et même de canons. L'animal atteint s'enfoncé, puis remonte à la surface pour respirer; en ce moment, il est de nouveau attaqué et finit par mourir d'épuisement; on l'attache au bateau et on le traîne sur le bord de la mer. Sa chair est bonne à manger.

A travers le monde

ROME

Le Château Saint-Ange

Le Château Saint-Ange, colossal mausolée de 150 pieds de longueur, avait été édifié par l'empereur Adrien, sur la rive droite du Tibre, pour lui servir de sépulture ainsi qu'aux membres de sa famille.

C'était une redoutable forteresse cylindrique de 240 pieds de diamètre d'une solidité à toute épreuve. Les murs revêtus de marbre étaient couronnés d'une corniche, garnie de statues dominées par celle d'Adrien, qui avait des proportions phénoménales.

Lors de l'invasion des Goths, les Romains se défendirent héroïquement: on écrasait les assaillants en précipitant les statues du couronnement en bas de la forteresse. Cependant, la ville fut prise, pillée et réduite en cendres; le môle d'Adrien resta debout dominant les ruines.

Sous le Pape Grégoire le Grand (590), le fléau de la peste fit à Rome d'innombrables victimes. Pour fléchir la juste colère du Tout-Puissant, le Pape ordonna des prières publiques et une procession solennelle; tout à coup, le Saint-Père vit apparaître au-dessus du môle d'Adrien, l'archange saint Michel, qui remettait l'épée au fourreau, et la peste cessa. Une statue monumentale de bronze de l'archange remplace aujourd'hui la chapelle S. Angelo inter nubes, que le Pape Boniface IV avait fait construire, au-dessus du monument, pour commémorer cet événement.

Vers 1500, un passage couvert fut construit pour relier le Vatican au Château qui servait de citadelle depuis le Xe siècle.

Le pont qui donne accès au Château et qui constitue l'"entrée de la Cité du Vatican" fut construit en 136 par l'empereur Adrien. Clément VII y érigea les deux statues colossales de saint Pierre et de saint Paul; les dix statues d'anges qu'on y admire sont du sculpteur Bernin et datent de 1688.

Le quartier qui entoure le Château porte le nom de Borgo. C'est sur la pente du Vatican que Caracalla fit élever le cirque, où Néron s'amusa à un spectacle des chrétiens déchirés par les bêtes féroces ou brûlés vifs en guise de flambeaux.

Constantin, converti au christianisme, fit élever la première basilique de Saint-Pierre sur cette terre sanctifiée par le supplice du saint Apôtre

La mort d'un religieux

Le 26 juin 1870, la mort fauchait pour la première fois dans les rangs de la petite communauté des Frères de la Charité établis au Canada depuis cinq ans à peine.

En ce jour, à la Longue-Pointe, le bon frère Germain, âgé seulement de trente-cinq ans, rendait son âme à Dieu de la manière la plus édifiante.

Quelques jours avant sa mort, il disait à son supérieur: "Il paraît, mon Père, que vous vous opposez auprès de Dieu à mon départ pour l'autre monde; Oh! je vous en prie, ne vous opposez pas

et d'une multitude de martyrs. C'est dans cette basilique que Charlemagne reçut la couronne impériale. Peu à peu une cité nouvelle se groupa autour du Vatican. Léon IV l'entoura d'une solide muraille de 40 pieds de hauteur pour la défendre contre les Sarrazins.

Au retour d'Avignon, en 1377, les Papes fixèrent définitivement leur séjour au Vatican. Comme l'ancienne basilique de Constantin était insuffisante pour le nombre des fidèles et des pèlerins, on songea à en édifier une plus vaste. Donato Lazzari, dit Bermante, fut chargé d'élever le plus vaste et le plus grandiose des monuments. La première pierre en fut posée le 18 avril 1506; on y travailla plus d'un siècle; le pape Urbain VIII consacra la nouvelle basilique en 1626.

DU RIVAGE.

à la sainte volonté du bon Dieu; laissez-le faire: j'ai tant hâte de lui être uni pour toujours."

Le pieux frère avait toujours désiré mourir un samedi, jour consacré à la Sainte Vierge. Le 26 juin était un samedi; ce jour-là, il eut l'intuition que son désir serait exaucé, et il redoubla ses prières. Cependant, aucun changement remarquable n'eut lieu pendant la journée, et il semblait qu'il vivrait encore quelques jours. Il avait pris la pieuse habitude d'élever souvent son âme à Dieu par des prières jaculatoires, lesquelles étaient comme un miel délicieux pour ses lèvres et un baume suave pour son cœur. Dans la soirée, il pria le frère infirmier de réciter des prières auxquelles il répondit avec la plus grande piété. Tout à coup, il dit: "Quelle heure est-il? — Onze heures, répondit la garde-malade.—Eh bien, reprit le malade, je vais me mettre au lit pour ne plus me relever." Etant couché, il demanda de dire le rosaire dont il suivit la récitation avec une joie et une dévotion visibles. Le rosaire s'égrenait pieusement, lorsque le malade, qui venait de dire: "... priez pour nous, pécheurs", éleva soudainement la voix et reprit: "oui, pécheur!" et se tut. . . Le frère infirmier s'approche et constate que le frère Germain vient de rendre le dernier soupir. Ses désirs sont accomplis: un samedi, sa belle âme, blanche comme la colombe, s'est envolée dans le sein de son Dieu.

L'amabilité de son caractère, ses douces vertus le faisaient aimer de tous ses confrères; aussi l'on prévoyait que sa mort serait un jour de deuil pour la communauté. Mais une fin si heu-

(Suite à la page 16)



Le Château Saint-Ange et le Tibre

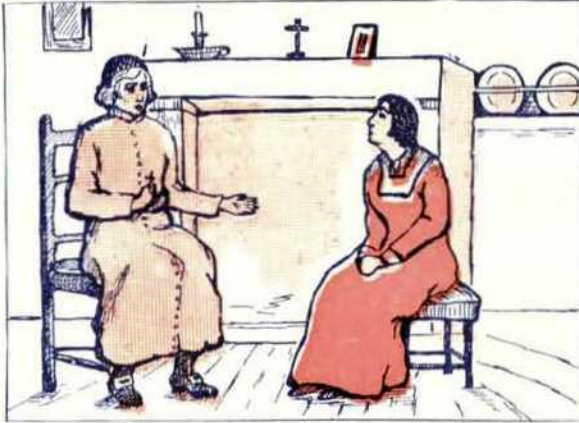
JEANNE MANCE

Récit de Marie-Claire Daveluy

Illustrations de Rita Mount.



Jeanne Mance naquit vers 1606 à Nogent-le-Roi près de Langres en France, d'une famille "qui avait fourni une suite remarquable de magistrats et d'hommes d'épée. Dès l'âge de sept ans, Jeanne prend la résolution de se consacrer à Dieu par un vœu solennel. Plus tard, elle refuse avec fermeté de se marier.



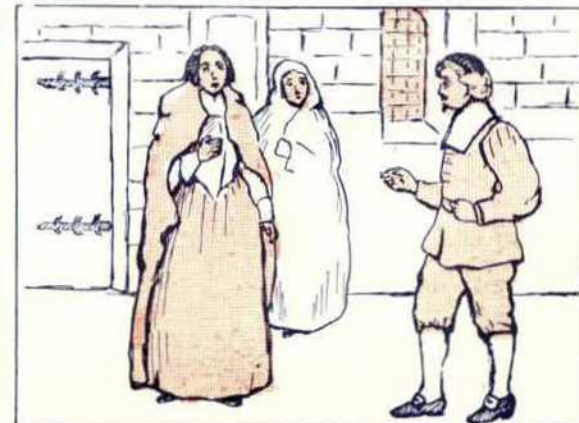
Jeanne Mance est à Langres en avril 1640. Elle s'entretient avec un pieux chanoine qui lui parle avec enthousiasme de la Nouvelle-France et de deux "dames de qualité" qui s'y intéressent; Madame de la Peltrie et la duchesse d'Alguillon; Jeanne Mance, en l'entendant, est touchée par la grâce et veut venir au Canada.



La résolution de Jeanne Mance est bientôt connue et excite une vive admiration. Chacun veut la voir et l'interroger, entre autres, de très grandes dames: Madame la princesse de Condé, Charlotte de Montmorency, Madame de Villecerain, Madame de Chancellière. Enfin la reine-mère, Anne d'Autriche la mande et converse avec elle.



Jeanne Mance reçoit des conseils du Père Rapin, récollet. Il lui présente une personne vertueuse et riche, madame de Bullion, qui promet d'aider aux missions de la Nouvelle-France, pourvu que son nom ne soit jamais dévoilé. Jeanne Mance la désignera ainsi: "la bienfaitrice inconnue".



Jeanne Mance se rend à la Rochelle, d'où elle s'embarque pour le Canada. Elle rencontre un jour, à la porte d'une église, monsieur de la Dauversière. Ni l'un ni l'autre ne se connaissent, ni ne s'étaient jamais vus. Cependant, éclairés par la lumière d'en-Haut, ils s'appellèrent aussitôt par leur nom et pénétrèrent en un instant leurs desseins réciproques.



M. de la Dauversière gagne entièrement Jeanne Chomedy de Maisonneuve et Jeanne Mance se met-Mance à l'oeuvre de Montréal. Et bientôt, Paul de tent en route pour le Canada; ils arrivent à Québec en 1641. Madame de la Peltrie se lie d'une étroite amitié avec Jeanne Mance.



Au printemps de 1642, une flottille, ayant à sa tête M. de Montmagny, gouverneur de la Nouvelle-France, et M. de Maisonneuve, est dirigée sur Montréal. Jeanne Mance a pris place dans une barque, avec madame de la Peltrie et sa dame de compagnie, Charlotte Barré. "Tout le long de la grève et plus d'une demi-lieue avant d'arriver, on ne voit que prairies émaillées de fleurs."



Jeanne Mance fonde l'Hôtel-Dieu de Ville-Marie. Elle fait construire aux frais de "la bienfaitrice inconnue" le bâtiment et une petite chapelle. Elle en prend possession le 8 octobre 1644. Il s'y trouve bientôt assez de malades et de blessés pour le remplir. Les attaques des Iroquois sont journalières.



Le nombre des soldats diminue à Ville-Marie. Les sauvages deviennent audacieux. La petite colonie est perdue, si elle ne reçoit des renforts. Mais hélas! les fonds manquent. Jeanne Mance accourt auprès de M. de Maisonneuve, qui se décourage. Elle lui remet les deux sacs d'or qu'elle tient de sa "bienfaitrice inconnue". Sauver Ville-Marie, n'était-ce pas sauver l'hôpital?



Jeanne Mance accueille la petite Elizabeth Moyon, qu'on vient de délivrer des mains des Iroquois. Les yeux tristes de l'enfant, "des yeux de velours avec du feu au fond", touchent le coeur de Jeanne Mance. Les sauvages ont massacré ses parents, elle adopte l'orpheline. Plus tard, la douce et jolie Elizabeth épouse le brave Lambert Closse (1657).



Jeanne Mance se rend en France afin d'en ramener des Hospitalières. Son âge et un bras malade qui se refuse à aucun usage la mettent dans l'impossibilité de rendre des services. A Paris, son infirmité est déclarée incurable. Au tombeau de M. Olier, Jeanne Mance pose sur son bras malade la châsse contenant le "coeur de feu" du fondateur de St-Sulpice, et elle est guérie miraculeusement.



Jeanne Mance revient au Canada avec les soeurs de Brosses, Massé et Maillet. Elle achève près d'elles son oeuvre de dévouement à la colonie de Ville-Marie. Chargée de mérites, elle rend son âme à Dieu en 1673. Jeanne Mance et Marguerite Bourgeoys ont été appelées de leur vivant "les deux anges de Ville-Marie".

(Droits réservés, Canada, 1913.)

NOTE:—On peut se procurer ces cartes historiques en quatre couleurs à raison de 50 sous français. Les cartes sont vendues séparément ou collées en un magnifique album sur-



Courrier de la Fauvette

: - : LA MOISSON AOUTEE : - :

Le soleil dore la plaine, ses longs filtres de lumière scintillante épandent une bienfaisante chaleur. Les vastes champs, sillonnés par la fatigue et par un long et pénible labeur sont couverts de majestueux épis à la tête câlinement bercée par le zéphir. Un arôme délicieux dilate les narines et gonfle la poitrine.

Le laboureur, la blouse fripée, le front ambré par les ardeurs du soleil, recueille le fruit d'un patient effort. C'est la moisson! Les épis, aux tiges fièrement dressées, courbent leurs lourdes têtes sous la faux du moissonneur et semblent s'endormir d'un profond sommeil, tel celui que goûte le juste après une vie bien remplie. Et toute la journée, cet ouvrier des champs courbe le torse et le redresse, fauchant un domaine riche d'espérances.

C'est la moisson! Les greniers seront pleins. L'abondance régnera au foyer où pousse une échelle de petits êtres. Les bouches seront satisfaites, les santés florissantes, et la reconnaissance, profonde et entière, montera vers le divin Créateur en une offrande de prière et d'aumônes.

A cet instant même, le bonheur déborde du cœur de cet homme à l'écorce rustre et grossière. Sa récolte est proportionnée au travail accompli. Ses espérances sont comblées et les soucis matériels ne l'obsèdent plus. Tout là-bas, il voit la fermière, allant et venant, le cœur plein de chansons, distribuant à foison la pâtée. La gent volatile, aux allures familières, vient recueillir le grain substantiel qui s'échappe de sa main. Plus loin, sous la tonnelle, une gamme de notes claires fusent dru dans l'air; c'est du bonheur qui se répand, là, dans le feuillage, parmi ce groupe de bambins, à l'âme naïve et tendre. Ces enfants des champs, sous l'œil maternel, coulent des jours de quiétude, loin des bruits de la ville, du brouhaha des rues encombrées, des ternes horizons, du

coudolement de populations cosmopolites et sans éducation aucune.

Chers petits campagnards, gardiens de la terre de chez-nous, conservez-nous les beautés champêtres, les richesses du terroir et toute cette vie à saveur canadienne-française. Vos coins de verdure valent mieux que nos villes enfumées! Petits amis, aimez bien vos champs et vos blés, vos prés et vos collines, votre lieu natal et votre clocher!

Les grands hommes, eux aussi, dans leur genre, chers petits amis, furent de grands laboureurs. Ils ont eu, à l'instar de l'homme des champs, un vaste domaine à ensemer. La vie leur a offert nombre de difficultés, mais par un patient labeur, par une source inépuisable d'ardeur et de volonté, ils ont terrassé les obstacles. Les hommes illustres, les génies féconds, les intelligences nobles et viriles n'ont pas craint de semer. Etudes, longues veillées, labeurs, régime, exercices, tout concourait à les diriger vers l'idéal entrevu. Ils ont creusé un sillon à l'aide duquel ils enrichirent leur cœur et leur esprit de précieuses qualités. Ils ont travaillé ferme durant les jours d'études, durant leur tendre adolescence, et ils ont grandi, aimant le travail, l'effort et l'avancement, servant avec amour leur religion et leur patrie.

Vous aussi, chers gentils cousins et cousines, vous avez un champ à cultiver. Les années de votre jeune âge doivent être consacrées à l'étude, à l'acquisition des connaissances de votre religion, à la formation intellectuelle, morale et physique de vos êtres. A vous, petits amis, de profiter du temps le plus beau de votre vie. Vous êtes à l'âge où les laideurs de la vie ne viennent point troubler vos jeux et vos joies. Ce n'est que par l'effort persévérant et le travail ardu que vous surmonterez les petits obstacles de la vie de chaque jour. **Labor improbus omnia vincit!**

Cousine FAUVETTE.

CORRESPONDANCE

Lyre québécoise.—Cousine Fauvette a été charmée de vous lire chère aimable correspondante. N'est-ce pas que vous lui ferez le plaisir de venir causer avec elle bien souvent? La personne en question s'avance vers la trentaine et quelques années, mais ça n'y paraît pas, tant le cœur reste jeune et aimable! Elle a une plume alerte et possède le don d'intéresser ses lecteurs, jeunes et vieux. Souvenir affectueux de Cousine et de Soeur Jeanne.

Liliane Laffoley.—Les gentilles compositions me sont parvenues saines et sauvées de votre cher coin paspésien. Les juges ont eu, je crois, le plaisir de récompenser ces travaux de vos jeunes ouailles. Laissez-moi vous dire que le choix a rendu perplexe plus d'un juge! Je vous bonjour affectueusement.

Feu-Follet.—En fidèle messagère, je vous transmets un affectueux souvenir de la part de votre petite correspondante, amie Cendrillon.

Mère de J. de P. Acad. St-Ls. de Gonzague.—Amicale et respectueuse taquinerie à toutes les "Mères" que je connais. —Enigme!

Diablotin québécois.—Cousine Fauvette vous salue amicalement et a bien hâte de vous lire. A vous aussi, Cousine vous envoie toute l'amitié de Cendrillon. Au revoir.

...Idéalisme.—A quand une jolie missive gentille cousine? Vite, venez causer avec celle qui vous garde toujours le meilleur de son amitié.

Marius.—J'aime à croire que le cousin Marius se délecte à qui mieux mieux des belles vacances estivales. Amical bonjour.

Oisine-bleue.—L'idéal que vous réaliserez bientôt, je l'espère, est plein de grandeur. N'ayez crainte du sacrifice. Malgré ses légères aspérités, il est plein de petits bonheurs. Votre profession future promet libre cours à l'apostolat de ma petite "Oisine bleue". Puissiez-vous, amie faire tout le bien possible. Je ne puis vous conseiller que les institutions catholiques. Affectueux au revoir.

Jeannine.—Cousine Fauvette espère vous lire bientôt, grande et chère amie. Venez lui parler des œuvres sociales auxquelles vous participez si généreusement. Je vous bonjour bien amicalement.

Gabrielle, Angèle, Clairette.—J'aime à penser que vous jouissez agréablement de vos vacances et que vous recommencerez l'année scolaire avec beaucoup d'ardeur. A toutes trois, un amical au revoir.

Clorinde D.—Cousine Fauvette vous garde toujours un souvenir reconnaissant et vous remercie des marques sincères d'amitié que vous lui avez témoignées. Cordial au revoir à toute l'intéressante famille.

Mésange heureuse.—"Oiseau bleu" ne vous oublie et vous envoie son plus affectueux souvenir.

Desneiges M., Irène D. (Comté Champlain. — Soeur Jeanne me prie de vous dire qu'elle n'a pu faire votre graphologie respectivement parce que vous n'avez point observé les conditions requises. Il faut que tout manuscrit soit accompagné de la somme de 25 sous. Soeur Jeanne se fera un plaisir d'esquisser votre caractère. Donc, à bientôt, n'est-ce pas?

Fleur de l'Acadie.—Cousine Fauvette regrette de n'avoir pu répondre à votre désir. Les prix, lors de la réception de votre missive, avaient été expédiés. Amical bonjour.

Aux cousines de l'Académie Jeanne Le Ber. — Un affectueux souvenir de cousine Fauvette.

C. F.

La rentrée des classes

"AH! LES CHANCEUX!"

J'avais alors douze ans et c'était un premier lundi de septembre. Mon sac de livres au dos, rejoint par des camarades que je n'avais pas revus depuis la fin des classes, je me rendais à l'école de notre paroisse. Vous dire que nous allions d'un pas joyeux serait peut-être fausser la vérité. Disons tout bonnement que nous y allions d'un pas résigné.

Chemin faisant, nous fîmes la rencontre d'un homme assez âgé, la figure hâlée, les mains noueuses, les habits tout boueux; il travaillait à la réparation d'une fuite de gaz qui s'était produite dans la rue. En nous voyant venir, il laissa tomber la pelle qu'il tenait, s'approcha du trottoir et d'un ton convaincu accompagné d'un hochement de tête significatif, il s'écria: "Ah les chanceux! vrais chanceux!" et il ajouta: "Qui veut prendre ma pelle, je vais aller à l'école à sa place?" Nous nous contentâmes de sourire et personne ne répondit à son invitation.

J'y ai souvent songé depuis et vous devriez y réfléchir vous-mêmes, chers enfants, combien votre sort est enviable. Aller à l'école, ce serait le rêve de bien des personnes âgées. Logés dans une école bien propre, bien éclairée, bien ventilée, recevant les meilleurs enseignements, commençant tard, finissant tôt, jouissant de nombreux congés et de longues vacances, vous êtes des privilégiés du sort.

Et ces avantages vous sont donnés pour vous encourager à étudier et à devenir de bon chrétiens et d'honnêtes citoyens, dont l'instruction facilitera le gagne-pain. Songez-y, chers enfants, et au lieu de vous rendre à l'école en maugréant vous vous y rendrez d'un pas léger et joyeux.

L'Ami des écoliers.

FANFAN, JOUJOU ET COMPAGNIE

On est à la fin d'août. Le train de Québec entre en gare. De nombreux voyageurs s'éparpillent sur la plate-forme. Pour la plupart citadins de retour de vacances et villégiateurs, ils réintègrent la ville pour l'ouverture des classes.

Escorté de deux enfants en deuil, un prêtre, aux cheveux légèrement grisonnants, franchit la grille à son tour. Il dépose un peu à l'écart deux lourds sacs de voyage qu'il tient dans chaque main. Comme s'il cherchait quelqu'un, il promène son regard sur les petits groupes de parents et d'amis venus à la rencontre des voyageurs. L'air un peu désappointé, il reprenait son bagage pour pénétrer dans la vaste salle d'attente du Viger, quand une dame d'un certain âge, en zigzagant à travers la foule bruyante, l'aborde :

— "Monsieur le curé Proulx ?" dit-elle, tout essoufflée.

— Mademoiselle Dumouchel? fait à son tour le prêtre sur le même ton interrogateur.

— Elle-même, monsieur l'abbé. Je suis un peu en retard... Excusez-moi de vous avoir fait attendre... Et ce sont là les enfants? continue-t-elle en les montrant de sa longue main garnie de menottes de filotelle noire. Ils sont mignons, ajoute-t-elle avec un sourire forcé.

— Vous êtes bien bonne, ma cousine, de nous recevoir chez vous, dit gentiment la fillette.

— Oui, en effet, approuve le prêtre. Et il faudra, ma petite Charlotte, lui témoigner votre reconnaissance en étant tous deux bien obéissants, bien sages. N'est-ce pas Jeannot? C'est à toi surtout que s'adresse cette recommandation, petit espiègle !"

Un peu à distance, absorbé dans une inspection minutieuse de la toilette compliquée de sa vieille parente, le garçonnet sursaute en s'entendant interpeller.

"Je veux bien essayer, dit-il en se rapprochant, mais je pense bien que, des fois monsieur le Curé, ce sera bien difficile!!"

Le petit garçon a accompagné ses dernières paroles d'un regard de travers si comique du côté du couvre-chef de sa respectable cousine et laissé échapper un si gros soupir de découragement, que Charlotte a peine à contenir un éclat de rire. Le grave monsieur le Curé, lui-même, que l'hilarité gagne aussi, se penche vivement, et plus profondément qu'il ne faut, pour ramasser ses malles.

"Allons, dit-il, un peu brusquement.

— Vous me faites l'honneur de souper avec nous, n'est-ce pas, monsieur l'abbé? dit, d'une voix un peu timide Mlle Dumouchel pour qui, heureusement, l'oeillade du terrible Jeannot a passé inaperçu.

— Je vous remercie, ma bonne mademoiselle, répond l'abbé... J'ai une soeur ici, à Montréal. Elle m'attend. Je vous installe donc en taxi et je vous laisse. J'irai, demain, vous faire une courte visite avant mon départ. Car je retourne dès demain soir à Amos".



Un prêtre franchit la grille

Lorsque le taxi s'arrêta devant la porte de Mlle Dumouchel, c'était là, sans doute, un événement peu ordinaire, car, en un clin d'oeil, tous les enfants de la rue étaient rassemblés sur le bord du trottoir, afin d'être témoin du phénomène. De sorte que c'est entre une haie de gamins, curieux comme tous les gamins, que Charlotte et Jean, fort amusés de la chose, surtout ce dernier, firent leur entrée dans la maison qui, dorénavant, serait la leur.

— I I —

Le jeune docteur Charles Sainte-Marie, ses études universitaires terminées, était allé s'établir à Amos, centre industriel de l'Abitibi alors en formation. La petite fortune reçue de ses

parents lui aida à traverser, sans trop de peine, la rude période des débuts. Au bout de deux ans de pratique, le succès semblant lui sourire, il faisait un séjour de deux mois à Montréal, au cours duquel il épousait une jeune fille, aussi vaillante que bonne chrétienne, mais de santé si délicate qu'elle mourait après huit années à peine de mariage, le laissant seul avec deux enfants, Jean et Charlotte, respectivement âgés de 9 et 4 ans. Une pleurésie, contractée pendant une récente épidémie de grippe, alors qu'il s'était dépensé plus que ses forces le lui permettaient, venait de l'emporter prématurément à son tour dans sa trente-sixième année. Dans ces douloureuses circonstances, une famille abrita sous son toit Jeannot et sa petite soeur jusqu'à ce que, à la suite de démarche faites par le notaire de l'entroit, pour retracer quelques membre de la famille du défunt, Mlle Euphémie Dumouchelle, de Montréal, cousine éloignée de ce dernier et apparemment sa plus proche parente, consentit à recevoir chez elle les deux orphelins.

Mlle Euphémie Dumouchel dépassait alors la cinquantaine de plusieurs années. Elle avait la réputation d'être un type très original. Elle habitait le rez-de-chaussée d'une maison de trois logis, héritée de son père quelque vingt ans auparavant et dont les revenus constituaient ses seules ressources. Elle vivait là solitaire, le coeur partagé entre deux grandes et uniques affections: Fanfan, un perroquet laid comme tous les perroquets et Joujou, magnifique chat angora, qu'elle dorlotait avec toute la tendresse d'une mère pour son enfant.

Au physique, Mlle Euphémie Dumouchel n'était guère attrayante. C'était une personne grande et sèche, un peu voutée. Elle louchait lamentablement de l'oeil gauche, et son nez ressemblait à celui de Fanfan, en ce qu'il était long et recourbé comme le sien. Des rides assez profondes sillonnaient son visage fané. Pas jolie, elle eût été tout de même passable si ses étranges accoutrements n'étaient venus accentuer sa laideur. Par esprit d'économie sans doute, elle était sa propre couturière. Or, elle avait des goûts atroces. Il arrivait, certains jours, que toutes les couleurs de l'arc-en-ciel figuraient à la fois dans son habillement. Ses chapeaux surtout étaient de vrais casse-têtes, tant plumes, rubans et fleurs multicolores y étaient enchevêtrés.

Ces bizarreries dans son vêtement, ajoutés à sa laideur, non seulement la rendaient ridicule, mais l'exposaient parfois aux plaisanteries irrévérencieuses des gamins toujours à l'affût de quelque bon tour à jouer. Ainsi un matin que, chaussée de pantoufles en tapisserie fleurie, un bonnet rouge feu sur la tête et affublée d'un mantelet à rama-

ges violets sur fond vert-olive, retombant sur un jupon bleu de ciel à larges rayures brunes, elle s'était jetée, tout affolée, dans la rue à la poursuite de Joujou échappé de la maison, une douzaine de galopins, qui n'attendaient que l'occasion pour se divertir aux dépens d'autrui, se gardèrent bien de ne pas profiter de celle qui s'offrait à eux si opportunément. Se prenant tous par la main, sur le signal d'un compère, ils font queue derrière la vieille demoiselle et la suivent dans sa randonnée en dansant comme de vrais petits lutins et en chantant à tue-tête:

*"C'est la Mère Michel qui a perdu son chat,
Qui crie par les chemins "Ah! qui me le
rendra!"*

Rendu fou par tout ce vacarme, le pauvre Joujou faillit payer de sa vie sa désertion. Après avoir été se jeter imprudemment entre les sabots d'un cheval, être passé indemne sous un autobus allant à bonne allure, il se précipita devant un tramway en marche, qui le reçut charitablement dans son panier protecteur, d'où il sortit tout étourdi pour aller s'échouer, à bout de souffle, dans le portique de l'église. C'est là que Mlle Dumouchel aux abois le recueillit, tout palpitant et de la terreur plein ses grands yeux verts. Elle l'enveloppa tendrement dans son mantelet à ramages et regagna sa demeure en courant avec autant d'agilité que le lui permettaient ses vieilles



Elle s'était jetée à la poursuite de Joujou

jambes. La rue était déserte. Les enfants avaient disparu. Mais, venant on ne sait d'où, des voix jeunes et railleuses chantaient en sourdine: *"C'est la Mère Michel..."*

Et le nom lui était resté. A partir de ce jour, on ne la désignait plus, dans son entourage, que sous cette appellation de *Mère Michel*.

— III —

Assis dans le petit boudoir de leur cousine, Jean et Charlotte regardent, par la fenêtre, tomber la pluie en bayant aux corneilles. Arrivés depuis la veille seulement à Montréal, ils sont dépayés et un peu tristes. Le départ pour l'Abitibi du bon curé d'Amos, venu leur faire sa visite d'adieu au début de l'après-midi, leur fait sentir peut-être davantage leur isolement. La petite Charlotte surtout, mignonne blondinette aux grands yeux bleus pleins de naïveté, a le coeur gros. A huit ans, n'avoir plus de maman, ni de papa, n'est-ce pas assez pour avoir du chagrin? Jeannot, lui, est plus raisonnable, et c'est juste puisqu'il compte cinq années de plus que sa petite soeur. Et puis, c'est un garçon... et un garçon, n'est-ce pas? c'est moins sensible qu'une fille... D'ailleurs, ce n'est pas dans le caractère de Jeannot de se laisser aller aux idées noires. Grande nervosité, physionomie ouverte, oeil noir pétillant et rieur, il n'y a pas à s'y tromper, c'est un boute-en-train de la plus belle espèce. Mais si ses espiègleries ont fait plus d'une fois le désespoir de son père et de ses maîtres, Jeannot n'en est pas moins un bon petit diable et un coeur d'or.

Assis donc dans la fenêtre, le turbulent Jeannot est bien peu habitué à une telle immobilité. Il y persévère héroïquement depuis vingt minutes, pourtant. C'est trop. Il ne peut plus se contenir...

Il s'étire, grimpe sur le bras de son fauteuil et, étouffant un baillement, dit à sa petite soeur d'un air ennuyé:

"Pas gaie, hein, Lolotte, la maison de la cousine?"

— Non, bien sûr, répond la fillette en soupirant. Si au moins elle nous prêtait son beau chat, qui a une si belle queue, ou encore si elle nous faisait voir de près son gros oiseau... Tu l'as vu, au déjeuner, dans sa cage, près de la fenêtre? Je n'en ai encore jamais vu, moi, de... de... serin aussi gros que ça! Toi non plus, hein, Jeannot?"

— Pour sûr que non! s'exclame le petit garçon en riant de tout son coeur. Un serin, ce gros oiseau vert! Mais c'est un perroquet! Que tu es ignorante, ma chère petite soeur!

— Je n'ai pas treize ans, moi, réplique Lolotte, vexée, et je n'apprends pas le latin, ni le grec!

— Bon, c'est ça: fâche-toi! Sais-tu au moins que ça parle, un perroquet?

— Oui? fait Lolotte, étonnée. Ça a donc une langue, un perroquet? Et ça peut penser dans sa tête, comme moi? demande naïvement la fillette?

— Tiens! Bien non, ça ne pense pas, nigaude! Tu ne sais donc pas encore qu'un perroquet ça répète tout ce que ça entend dire? Ah! les filles! les filles! que ça ne connaît donc rien, mon Dieu!

— Bien, parle tout seul, d'abord, monsieur le savant! dit Lolotte avec vivacité, vraiment fâchée cete fois."

Marie-Louise d'AUTEUIL.
(A suivre)



Les trois Soeurs — Alberta. (Photo C. P. R.)

Charlot dépense trop

UN PETIT CALCUL INTERESSANT

Généralement l'on donne à la monnaie métallique la forme circulaire. Et les malins de dire: "Donc la monnaie doit rouler!" Et le proverbe: "Pierre qui roule n'amasse pas mousse", trouve son application.

Nos bons amis, garçons et filles, en trop grand nombre, ont fait, font et feront rouler à outrance leurs gros sous, sans profit appréciable. Et le résultat final? un vague souvenir de fausse joie et beaucoup de désagréments plus ou moins concrets. Quoi qu'il en soit, il est facile de calculer l'imprévoyance inqualifiable dont font preuve trop d'enfants jouisseurs et irréflichés. A l'aide de petites équations fort simples, ils pourront se rendre compte de la facilité qu'ils ont de capitaliser, ou, tout au moins, d'amasser en vue de passer des jours heureux plus tard. Tous les mois, vous pourrez lire une page de la vie de Charlot, brave garçon, il est vrai, mais pour qui le mot économie est un véritable trouble-joie.

CHARLOT FUMEUR

Charlot a contracté l'habitude de la cigarette à l'âge de 12 ans; il en a 20 aujourd'hui. Il a fumé pour 40 sous par semaine, en moyenne. Il n'y a rien d'exagéré, comme vous voyez, dans ces 40 sous! Combien Charlot a-t-il dépensé depuis qu'il fume? Ne tenons pas compte de la politesse de Charlot vis-à-vis ses amis; remarquons seulement qu'il n'a gagné cet argent d'aucune façon.

40 sous par semaine, pendant 52 semaines, pendant 8 ans, à 3% d'intérêt composés tous les 3 mois donnent: $40 \times 13 (1.0075)^{32-17} - .0075 = \186.94 .

A 20 ans, en sortant du collège, \$187.00 c'est un item! C'est peu, répondez-vous? Essayez vos forces, et faites ce que Charlot aurait pu faire en suivant uniquement les prescriptions d'une bonne éducation et d'un jugement sain. Vous pourrez alors en connaissance de causes parler et apprécier la valeur de 40 sous si vous aviez à les gagner HEBDOMADAIREMENT.

L'épargne de cet argent vous aurait appris, M. Charlot, tout cela, et vos poumons vaudraient sans doute \$500.00 de plus.

(La prochaine fois, Charlot, mangeur de bons.)

LE FRANC.

CONCOURS MENSUELS

Réponses aux problèmes de juin-juillet 1928.

- 1.—Il y eut, (jusqu'à date) 28 Congrès eucharistiques internationaux.
- 2.—De Louis Fréchette: "La Fête Nationale".
- 3.—Prière (Prie-hère).

—o—

Quarante-trois réponses exactes me sont parvenues. Tous, concurrents et concurrentes méritent les plus sincères félicitations. Le sort a favorisé M. Albert Francoeur, 2504 St-Antoine, Montréal.

Nous comptons, pour le présent concours sur un grand nombre de concurrents à qui nous souhaitons plein succès.

Concours d'août-septembre 1928

- 1.—Dites en bon français: mettre un piano d'accord; à dire le vrai.
- 2.—Quel est l'auteur de: "La campagne canadienne"; du "Filleul du roi Grolo"?
- 3.—Charade.

Mon premier est un liquide incolore mais fort apprécié.

Mon second est la principale richesse de l'Indochine,

Mon troisième a une apparence lumineux,

On ne vit plus paraître mon tout après la bataille d'Azincourt en 1415.

Observez bien, en envoyant vos réponses, les conditions suivantes:

a) Faire parvenir ses réponses au plus tard pour le 15 septembre.

b) Joindre à chacune des lettres — s'il s'en trouve plusieurs sous le même pli le coupon en page 15.

c) Ecrire lisiblement son nom et son adresse, sans se servir de pseudonyme.

Concours Mensuel de

L'OISEAU BLEU ..

Août-Septembre 1928.

UN SINGULIER TABLEAU...



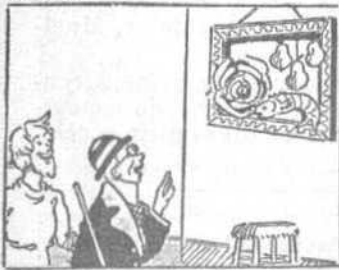
Zephyrin Jaunet était un peintre tellement sublime que personne ne comprenait ce qu'il faisait. Aussi vivait-il chichement, et le hareng saur figurait tous les jours sur son menu comme plat de résistance. Un ami vint un jour lui annoncer la visite d'un amateur.



« — Il aime les natures mortes, lui dit-il, et comme il est très myope, tu n'as pas besoin de te donner du mal. Que ce soit bien voyant, bien cru : c'est tout ce qu'il lui faut ». Zéphyrin fut éboui de joie, mais il n'avait jamais fait de nature morte. Il ne put y arriver.



Comment faire ? L'amateur allait venir d'une minute à l'autre ! Le rapin prit une résolution désespérée. Il empoigna le hareng quotidien, un chou et quelques poires, accrocha le tout au mur, assez haut, et mit autour un cadre un peu vermoulu, mais doré...



De loin, cela faisait très bien. L'amateur arrive, et tout de suite se met à l'éter des cris d'admiration : « — Admirable ! bien réel ! Vous êtes un grand homme ! Faites-m'en une vingtaine comme ça, avec des légumes différents ! » Zéphyrin était ravi...



...si ravi, qu'il exécuta derrière le dos du monsieur, un superbe entrecôte ! Hélas ! ce fut ce qui déclencha la catastrophe ! Au moment même où l'amateur redoublait ses louanges, en criant : « — On croirait que ça va sortir du tableau, tant c'est nature !... »



Le mur trembla, grâce à la danse de Jaunet, et le chou dégringola, puis le hareng saur, puis les poires, le tout sur le nez de l'admirateur... Ah ! comme cela sortit bien du tableau, en effet ! mais cette fois encore, Zéphyrin n'a pas été compris : l'autre est parti en l'injuriaient.

La Graphologie

Soeur Jeanne me prie de dire à ses intéressants correspondants qu'elle continuera durant l'année scolaire à faire les analyses graphologiques, pourvu qu'on lui envoie 25 sous, avec un manuscrit contenant, pas moins de dix lignes. Elle a adres-

sé aux correspondants ci-dessous mentionnés leur graphologie. Epine, Humble Violette, Germaine, Ma Noire, Miss Lord, Jeanne Z, Claire G, Cécilia B, Thérèse, La Giroflée.

Adressez : SOEUR JEANNE,

L'«Oiseau Bleu»,

1182, rue Saint-Laurent,

Montréal.

«L'ECLAIREUR»

Imprimeurs-Éditeurs

JOURNAUX — REVUES — PÉRIODIQUES

TROIS ÉTABLISSEMENTS :

Beauceville — Montréal — Drummondville

1723-1725, rue Saint-Denis

Tél. HARbour 8216-7

(Suite de la page 7)

reuse, si calme, si pleine d'espérance pouvait-elle engendrer la tristesse et les larmes ? Certes non. Aussi, le lendemain matin, lorsque ses confrères, réunis autour de sa couche funèbre, virent le sourire encore empreint sur sa douce figure, ils ne purent s'empêcher de rappeler la parole d'un saint au sujet de la vie religieuse : «Le plaisir de mourir sans peine vaut bien la peine de vivre sans plaisir.»

(Extrait des chroniques des Frères de la Charité, par Frère Aristide.)